MAURICE BOUCHER

NOUVEAUX POÈMES

Les Chants de la Terre et de l'Eau



PARIS
Les Editions Françaises
« *LES GÉMEAUX* »
66, Boulevard Saint-Germain, 66

MCMXXI

NOUVEAUX POÈMES

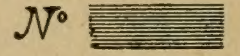
Les Chants de la Terre et de l'Eau

JUSTIFICATION DU TIRAGE

Il a été tiré de cet ouvrage :

10 exemplaires sur papier de Hollande d'origine,

numérotés et signés par l'auteur.



MAURICE BOUCHER

NOUVEAUX POÈMES

Les Chants de la Terre et de l'Eau



PARIS
Les Editions Françaises
« *LES GÉMEAUX* »
66, Boulevard Saint-Germain, 66

MCMXXI

DU MÊME AUTEUR.

La Musique moderne, plaquette, *épuisée.*

Albéric Magnard, Lyon Deux-Collines, 1919.

Poèmes, Lyon Deux-Collines, 1919.

Je rentrais un soir

Je rentrais un soir
de vent et de pluie,
où l'hiver s'ennuie
à pleurer du noir.

En poussant la porte
de chez moi, je vis
une femme en gris
qui me sembla morte.

Près des chenets droits
comme tour d'église,
elle était assise
le front dans ses doigts.

Sans frayeur, je ne sais pourquoi,
je fermai doucement la porte,
comme si j'attendais chez moi
la visite de cette morte.

A côté d'elle je m'assis
et tisonnai le foyer gris.

Alors elle leva la face
et je ne la reconnus point.

Mais la vie va loin, si loin,
et souvenir si tôt s'efface.

Elle a peut-être traversé
tout de même un jour mon passé.

J'ai joué peut-être avec elle,
quand elle était petite et belle.

Et qu'il poussait de blancs jasmins
dans la terre de nos jardins.

Car si je ne l'ai point connue,
pourquoi donc est-elle venue ?

J'ai pourtant bien vu qu'elle était
dans la demeure qu'il fallait.

Et, si douce avec son front blême,
elle avait tant l'air de savoir

Les choses que l'on ne peut voir
et qui sont au fond de moi-même.

Lors je ne l'ai point
même interrogée.
Elle s'est logée
chez moi dans un coin.

Point ne la redoute
ni la veut chasser ;
je sens qu'elle écoute
mon âme penser.

Nul ne la devine
et nul ne la voit,
mais elle chemine
à côté de moi.

La route mène le long du golfe
et de la mer

La route mène
le long du golfe et de la mer,
il y fait blanc, il y fait clair
et le silence s'y promène.

Vers le large les flots sont lourds
et tranquilles,
et les voiliers semblent des tours
immobiles.

La terre s'en va
très loin par ici,
et la mer par là,
va très loin aussi.

Et le ciel se pose
sur leurs deux lointains.
Ah ! toutes les choses
et tous les humains
roulent sous son arche.

Et moi je m'en vais
comme une poussière
le long de la terre,

Un toit rouge
dans les pins
rit et bouge
quand je marche.

Des chemins mauvais
que l'eau creuse,
sont comme les doigts
d'une main noueuse
qui fouille les bois.

Et moi je m'en vais
sans savoir pourquoi.
Je songe aux pays qui, là-bas, s'étendent
de l'autre côté des mers;
ils ont leurs forêts et leurs grèves,
leurs jardins, leurs champs et leurs landes
semblables à ceux que je vois,
et je suis certain qu'un autre homme y rêve
comme moi.

Et ce sont les mêmes pensées
qui hantent nos deux esprits.
Et nous mourrons sans nous connaître.

Et cela vaut mieux peut-être.

Car nul de nous n'aura compris
le chant des forces insensées.

. . .

Une chèvre grêle
tend son cou et bêle
sottement.

Cette route mène
là-bas vers la plaine,
indéfiniment.

La mienne côtoie
le golfe et la mer,
il y fait blanc, il y fait clair,
l'air y flamboie
et le silence s'y promène.

Vers le large les flots sont lourds
et tranquilles,
et les vaisseaux semblent des tours
immobiles.

La terre s'en va
très loin par ici,
et la mer par là
va très loin aussi.

Et le ciel se pose
sur leurs deux lointains.
Ah ! toutes les choses
et tous les humains
roulent sous son arche.

Un toit rouge
dans les pins,

rit et bouge
quand je marche.

Un coq égayé crie
dans un jardin.

La brise bouge et se déplie.

Un bosquet de pins se détache
sur la baie immobile et claire.
Chaque tronc met un coup de hache
en entaille dans la lumière.

Les pierres des maisons sont blanches,
des arbres y font la grimace.
Les balustres d'une terrasse
dansent la ronde entre les branches.

A l'horizon nu,
la mer s'étalant
est d'un bleu qui tranche.
Voici le ciel devenu
aussi blanc
qu'est blanche
la toile
des voiles.

Un grand pin dans l'air

Un grand pin.
dans l'air
se dénoue
vers la mer
qu'il appelle.

Et la mer,
rebelle,
chante au loin
et joue.

Le grand ar-
bre vert,
à toute heure
fidèle,
la regar-
de et pleure.

Au bord recueilli d'un golfe désert

Au bord recueilli
d'un golfe désert,
tout près de la mer
un arbre a vieilli.

Le flot qui s'obstine
a creusé la terre.
Voici des racines
qui pendent dans l'air
comme un écheveau.

L'arbre solitaire
s'est penché sur l'eau.
Car la mer têtue
a des haches blanches
qui frappent
et sapent.

L'arbre s'exténue
et déjà ses branches
traînent dans la mer.

On dirait vraiment
que, pieusement,
il bénit et baise
l'eau mauvaise
qui le tue.

La nuit, la nuit, quelle chose est-elle ?

La nuit, la nuit, quelle chose est-elle ?
Qui donc l'appelle ou lui fait signe?
La voici ce soir qui ruisselle.
Toute la terre se résigne.

Elle gagne, elle s'élève,
elle est déjà parmi les vignes,
les oliviers, les chênes lièges,
vers la montagne qu'elle assiège
sur les routes et sur la grève.
Toute la terre se résigne.

Mais voici des feux, épars
dans la largeur du crépuscule,
sournois, révoltés, qui jettent
à la nuit géante et muette
dans les spasmes de leurs regards
toute leur haine minuscule.

Ah ! je suis triste et je suis las,
je songe, la nuit n'est pas
seulement des ombres
elle est aussi je crois bien
une poussière qui vient
d'étranges décombres.
Elle est, j'en suis sûr, la nuit
quelque chose qui se détruit
et qui tombe,
l'écroulement proche ou lointain
d'une demeure trop ancienne
bâtie au milieu des possibles,

ou la ruine quotidienne
de quelque chose de très vain
qu'échafaude chaque matin
la présomption des soleils.
car, vous savez, le monde est plein
de palais invisibles.

Or les dieux ont leurs caprices.
D'ailleurs ne leur faut-il pas
distraire par nos tracas
l'éternité de leurs supplices ?

Et quand l'un d'eux s'est rebuté
d'une immuable vérité,
il la brûle ;
et ce sont alors ses débris
qui tombent dans nos esprits
au crépuscule.

Aussi, qu'importe
la flamme, vive
ou morte ?
Les feux qui luisent
sous les toits,
dans la montagne ou sur la rive
de la mer grise
que je vois ?

Puisqu'aussi bien
la nuit n'est pas
l'ombre là-bas
qui va descendre
et qu'on efface,

Elle est aussi
triste souci
couleur de cendre,
plus gris en nous
que dans l'espace,

Qui chaque soir
quoique l'on fasse
s'en vient pleuvoir
dans l'âme lasse
à flocons mous.

La vigne pousse au ras de terre

La vigne pousse, au ras de terre,
un cep noueux qui s'étire,
et l'on dirait, au cimetière
où les tertres sont alignés,
tous les poings sortis indignés
pour maudire.

Et le soir calme
au golfe plat tend son ardoise;
dans une barque des pêcheurs
lèvent leurs rames comme des mats.

Un piquet, dans la mer,
à deux brasses du rivage,
se coiffe de soleil.

Dans la forêt je marche et j'écoute

Dans la forêt je marche et j'écoute,
point de maisons, point de routes,
point de passants sur des chemins;
de la bruyère et des sapins;
une fourmi dans les brindilles
avance de chute en chute
et des oiseaux comme des flûtes
trillent
sur des branches aux gestes lents.

Et sans la voir j'entends la mer
inexorable
qui s'obstine,
et je devine
le galop de ses taureaux blancs
sur le sable.

Et j'entends aussi les feuilles
qui disent des choses tristes,
et les gémissements qui viennent
de plus loin, par dessus les plaines,
prier les arbres que leurs cimes
les recueillent
et les expriment.

Je suis las et je m'assieds
près d'un sapin, je m'adosse
et je sens entre mes épaules
se balancer l'arbre inquiet.

J'écoute encore et j'attends
quoi ? je ne sais, quelque chose
le tronc rude qui me frôle
parle d'hiver et de printemps.

Il dit les vents mauvais qui brisent
les nuages bas qui s'en vont
et laissent pendre des haillons
de tristesse sur la mèr grise.

Il dit la pluie et la neige,
le froid qui sculpte l'étendue
et la route en bas qui se fige
dans la solitude d'hiver.

Il parle et je m'engourdis,
je ne sais quoi bruit dans ma tête,
mes pieds s'incrustent dans la terre,
ils s'enfoncent et je grandis.

Je m'étale, je m'élève,
quelque chose en moi devient,
je me sens arbre. Les soleils
tournent autour de mon faîte,
et dans la terre discrète
cheminent mes dix orteils.

Je me balance
solennel
dans le silence
bleu du ciel.

Tout autour les arbres, mes frères
dodelinant
leurs fronts naïfs et débonnaires
me regardent d'un air absent.

Rien en moi, le nouveau venu
ne les surprend ni les dérange ;
peut-être ne m'ont-ils pas vu.

Il est pourtant assez étrange
que je sois là.

Alors je leur parle et ma voix
comme un vent qui frôle
passe sur leurs cîmes.
M'entendent-ils ? Je le crois,
mais on dirait qu'ils secouent
leurs manteaux sur leurs épaules
comme pour laisser tomber
quelque poussière importune :
les arbres, mes frères,
ne répondent pas.

Je leur dis : vous qui vivez
si vieux, si sages,
pendant des siècles chaque année
une jeunesse,
dites-moi ce que vous savez
des destinées.

Car vous avez une science,
un bonheur, des vérités,
et des longueurs d'expérience
dans la terre enracinées.

Votre peuple a son histoire
rouge encore de quelque incendie,
sonore du bruit des cognées
que, dans vos foules résignées,
des mains pesantes ont brandies.

Quelles sont chez vous les légendes
que les vieux disent aux petits ?

Les arbres mes frères
n'ont pas répondu.
Lors je me suis tu
et j'écoute encore.

Dans leurs branches en berceaux
les pommes de pin
semblaient des oiseaux
qui s'ébouriffaient.

Et la mer chantait
sur le sable clair,
et je la voyais, tranquille,
montant vers le ciel
par dessus les cimes,
enroulant la terre
comme un vêtement
pour le rêve et le sommeil.

Mon âme alors s'est étendue
comme une plante joyeuse
dans la lumière,
et j'ai senti que ma pensée
pouvait être éternelle et nue
comme la mer,

et que des siècles je pourrais
ne me soucier jamais
de notre sagesse insensée.

Car la candeur et le silence
lavent les choses
de l'angoisse et du caprice.
Humains, mes frères, c'est à cause
de leur naïve indifférence
obstinée
que les arbres, chaque année,
refleurissent.

Soleil ! Soleil !

Soleil ! Soleil !
Tu ne fus encore jamais
aussi royal
j'en atteste les nuées
qui se sont exténuées
ce matin
contre ta lumineuse violence.

Et le sable roux de la plage
qui flambe

et les arbres immobiles
qui te boivent;
j'en atteste aussi les pierres
qu'on dirait vivre
par la chaleur que tu leur donnes ;

Et la mer stupide et puissante
qui se sent vaincue aujourd'hui,
se prosterne et te présente
ses servitudes perfides ;

j'en atteste les maisons
blanches comme la joie,

et la route entre les vignes
comme une fente de la terre
par où l'on voit
de la lumière ;

tous les êtres que tu subjugues,
dans les feuillages, dans les herbes,
les jardins et les basses-cours,
qui n'osent ni crier, ni chanter, ni bruire
à ta magnificence superbe,
et qui se taisent indignes
pour adorer.

Soleil ! Soleil !
lentement tu montes
de l'autre rive de la baie,
rive grise, longue et courbée
comme un bras d'ombre qui s'allonge
entre l'air
où ruisselle une splendeur d'abîme
et l'éblouissement pailleté de la mer.

Et voici que j'entends tomber
goutte à goutte, gouttes sonores,
dans la nappe de lourde extase
où l'air, la lumière, la mer et mon âme
se sont mêlés et répandus ;

voici que j'entends tomber
goutte à goutte, gouttes sonores,
poussant des ondes qui s'étalent
par cercles vastes où remue
l'âme totale où je me plonge,

le message pieux et grave
de cloches
qui sonnent
dimanche.

Des chemins vont dans l'étendue

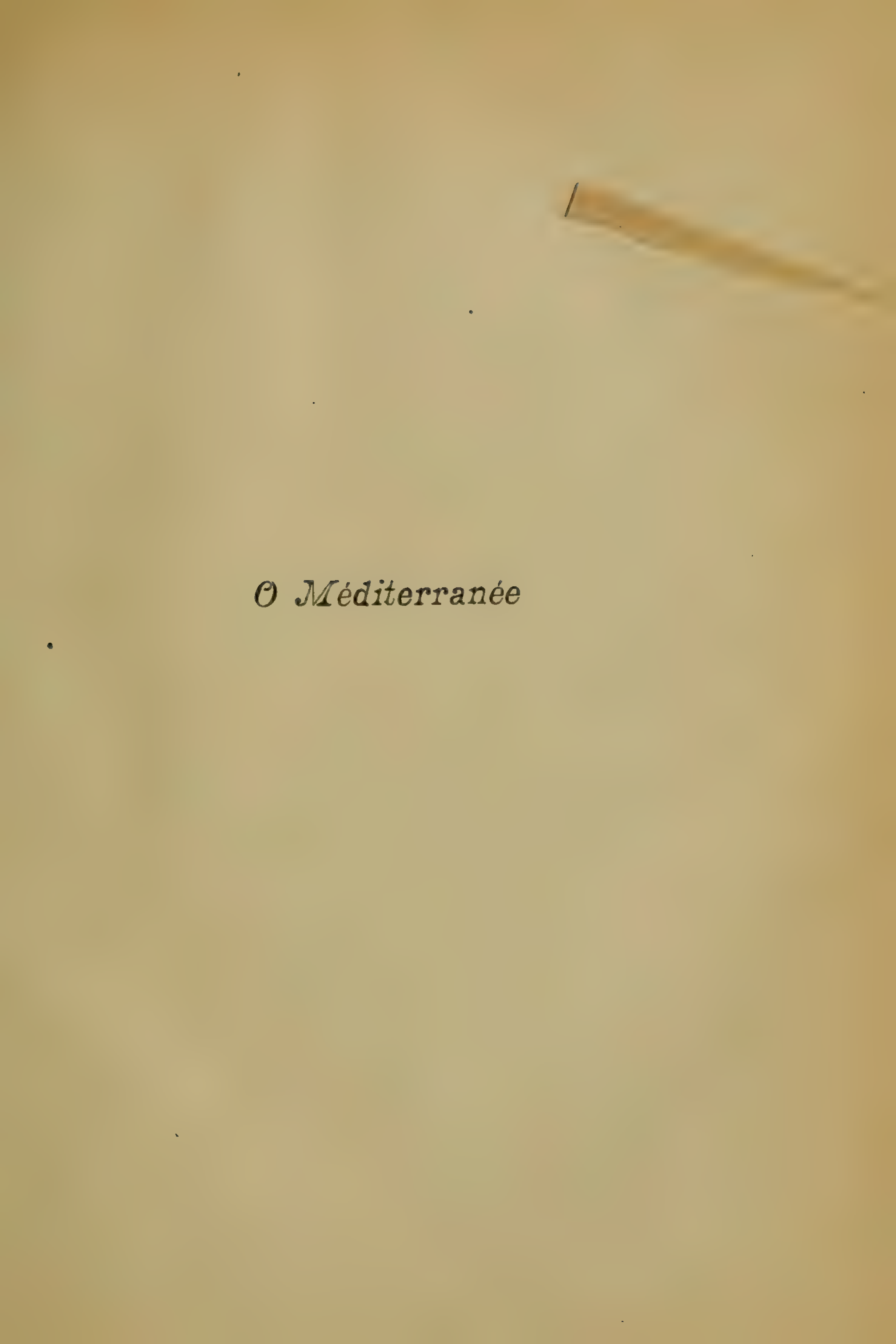
Des chemins vont dans l'étendue
vers le jour et vers la nuit.
mon âme se sent perdue
sur le chemin qu'elle suit.

Derrière elle, sur la route,
le Temps marche à pas réguliers.
Sans le vouloir elle écoute
le bruit lourd de ses souliers.

Il n'est ni compagnon ni guide,
il a l'air maussade et borné ;
on le souffre par habitude
comme un mendiant obstiné.

Mais il fait peur par son silence
et son manteau mystérieux ;
on ne sait pas ce qu'il pense,
son chapeau tombe sur les yeux.

Et quand ma jeunesse en fête
rit et chante derrière moi,
je n'ose tourner la tête
car c'est lui d'abord que je vois.



O Méditerranée

O Méditerranée
plaine antique où les glaneurs
ont choisi la destinée
des vieux empires,
tu jettes encore à tes rives
et sur le flanc des navires
les tristesses massives
de tes rumeurs

Je ne parle point des hautes tempêtes
ni des fureurs où tu t'entêtes
quand tu le veux,
car dans l'univers gîte la colère
— inexplicable — qu'on révère
comme les Dieux.

Mais dans le silence élargi
de tes soleils et de tes nuits,
o mer ! encore tu t'agites
et tu bruis ;

et j'entends à chaque seconde
du temps éternel
ton flot mouvant bleu comme un ciel,
lourd pourtant de passés antiques,
qui se débat, se pousse et gronde
au fond des criques.

Et pourtant tu connus Carthage
qui jadis sur toi fut reine,
et te souviens-tu d'Athènes,
et de Pallas belle et sage?
n'as-tu pas vu sur la plaine
céruléenne
de tes eaux tristes ou claires,
que les vents fussent contraires
ou propices,
le vaisseau qui portait Hélène
et la barque où voguait Ulysse?

Parmi les flots que tu traînes
j'entends des vagues anciennes
qui blanchirent sur les carènes
des flottes égyptiennes.

Tu vis les Romains implacables,
face rasée et front têtu,

pour qui la force était vertu
et les destins inexorables.

Et de siècle en siècle, au hasard
de ton humeur douce ou chagrine
tu berças des mêmes rumeurs
et les vaincus et les vainqueurs,
Carthage au soir de sa ruine
et Thémistocle à Salamine
Pompée, Cléopâtre et César.

Te souviens-tu de Venise
et de ses doges solennels
qui te jetaient pour que tu fusses
soumise
la bague d'or qu'on donne aux vierges
aux épousailles,
et de l'insensé ridicule
qui te fit battre en représailles
avec des verges ?

Est-ce bien toi, mer, qui ne cesses
et de gronder et de gémir
par tant de vagues que tu laisses
clamer au bord de tes abîmes
tes plus infimes
détresses ?

O mer n'es-tu pas plus sage
que l'autre océan, aux cheveux sauvages
qui vient des occidents énormes,
barbare comme les nuits,
et ne sait point encor, Destin ! comment tu formes
les peuples sur ses rivages
et comment tu les détruis.

O mer sage, mer antique,
je ne puis comprendre vraiment
pourquoi

l'incorrigible tournoiement
de tant de choses fatidiques
autour de toi,
ne t'a point encore enseigné
qu'il est doux quand le Destin-Roi
vous a donné dans sa largesse,
et la durée et la sagesse,
d'être immobile et résigné.

Mais j'y songe, ô mer antique,
si toi-même, tu t'agites
de fièvres encore plus vaines
que toutes les fièvres humaines
que tu vois,

o Mer, je sais pourquoi.

C'est que la vie est immortelle
et que les destins nous sont rudes ;

c'est que nul n'aura nulle part
dans les Toujours et les Plus-Tard
d'un monde hostile
la douce joie immobile
des éternelles
quiétudes.

Au temps où les hommes ont cru

Au temps où les hommes ont cru
que la terre était bornée
par des montagnes enchaînées
entre la terre et l'inconnu,

Les ardents et les téméraires
pouvaient partir avec des pioches
avec des crochets et des cannes
caravane religieuse,

anxieuse de se suspendre
aux sommets d'où l'on pourrait voir
le pays des mystères proches,
l'autre région interdite
qui nous borde,
et peut-être ensuite y descendre
avec des cordes.

Au temps où les hommes ont cru
que des océans circulaires
comme un fossé
roulaient leur fleuve hérissé
entre la terre et l'inconnu,
on pouvait sur un navire
avec des rames et des vivres
et des voiles claquantes
s'insinuer vers l'horizon
où s'ébauchait l'inconcevable,
quitte à mourir,
mais peut-être réussir,

troupe vivante,
la suprême évasion.

Mais les montagnes aujourd'hui
et les océans sont franchis,
mêmes plaines, mêmes rivages
ils ne sont nulle frontière,
toutes les lignes de la terre
sur elles-mêmes se replient
comme une cage,
et nous y sommes, à jamais,
comme des bêtes, enfermés,
punis peut-être, ou bien victimes
ou bien jouets,
que sais-je ?
et la pesanteur unanime
qui nous assiège,
tout autour brandit les poings
nous y chasse et nous y tient,
à coups de fouets.

Les pins ont gémi d'épouvante

Les pins ont gémi d'épouvante
toute la nuit,
sous la rafale qui s'enroule
le golfe tout entier s'est tordu,
des gueules sourdes ont mordu
l'ombre mouvante.
La nuit est une caverne fermée
où les forces lourdes que le soleil dompte
et que le jour apaise,
dans le vice et la frénésie
des fureurs mauvaises
se débandent.

Le vent a fait tourner ses lanières
qui ronflent et claquent.
Les arbres ployés
comme des bêtes qu'on lacère
ont hurlé;
alors il m'a semblé qu'ils fuyaient
tête basse.

Des silences se sont posés
sur la mer et dans les cimes
comme des ailes qui s'étalent
et qui planent.

Mais,
comme des blessés lassés
de gémir,
les arbres reprenaient haleine.
Le silence n'était jamais

que la minute qu'il fallait
pour remplir les poumons sonores
du rivage et de la plaine
avec des cris amplifiés
d'autres appels à la pitié
de l'aurore.

Dans le hall de l'hôtel aux arcades blanches

Dans le hall de l'hôtel aux arcades blanches
avec des fauteuils en cuir sur moquette grise,
des garçons corrects
anguleux et noirs comme des branches
de bois sec
passent en balançant des plateaux qui luisent.

Et des gens naufragés au fond des fauteuils
semblent se raccrocher aux deux bras qui pointent
comme à leur dernière chance de vivre.

Un aïeul, dans un coin, digère avec un livre,
le piano tapote le silence
à petits coups aussi grêles
que le cliquetis des tasses
et des groupes parlent à voix basse
autour des tables.

A travers les vitres et la rotonde
on voit des arbres qui s'éventent,
et des pelouses qui descendent
par cubes jusqu'à la mer.
Le poète songe à la mort
à toutes les forces lourdes,
aux inachèvements blêmes
qui bordent la vie des autres
comme des pierres tombales.

A côté de lui des joueurs
posent des cartes sur les tables
avec un geste qui caresse le futur ;

un fumeur solitaire
se renverse en arrière
comme un homme qui dort ;
la fumée qu'il exhale
semble être toute son âme.

Le poète songe à la mort
des hommes, des choses des idées.
Les branches des arbres dehors
viennent frapper à petits coups
sur la vitre des croisées.
On dirait quelqu'un d'invisible
qui veut entrer ;
on parle, on boit, on fume, on joue,
et les femmes parfumées
veulent être aimées.

Un jour que j'avais l'âme en fête

Un jour que j'avais l'âme en fête
le noir souci m'a chevauché,
les poings levés, le front penché,
comme un cavalier sur sa bête.

Je broutais l'herbe dans les champs
quand tout à coup le mauvais drôle
mit son jarret sur mon épaule
et ses deux pieds dans mes flancs.

Je me suis livré par mégarde
et j'aurais certes pu m'enfuir ;
d'autres que moi l'ont vu venir,
mais ils n'ont pas dit : « regarde ! »

Soudain il cria : « Hop ! allons !
en avant ! c'est moi qui mène ! »
et depuis lors, sans prendre haleine,
il me pousse à coups de talons.

Il me presse, il me harasse,
me fait tourner comme un jouet ;
tout mon corps tremble sous son fouet
et son mors me tord la face.

Ses pieds se crispent sur mes flancs,
ses mains s'agitent plus fébriles,
il me jette à travers les villes,
les chemins, les bois, les champs.

Cavalier cruel, bête aveugle,
à notre course qui bondit
le gras Bien-Être appesanti
ouvre un œil rond, renifle et beugle.

Et mon cavalier fait sa loi :
il est tyran, moi je suis lâche,
pourtant il s'énerve et se fâche,
je ne sais ce qu'il veut de moi.

Il est ivre et brutal, personne
ne m'a dit quel vin il a bu.
il faut que je meure fourbu
ou qu'un jour je le désarçonne.

Jusque là j'irai comme un fou
de mon galop le plus rapide
et le front tendu vers le vide,
droit devant moi, n'importe où.

Mon regard est clos par l'œillère
et j'accélère mon galop
car je saigne et je souffre trop
quand son éperon me lacère.

Je sais que triste est mon rêve

Je sais que triste est mon rêve,
et je crois qu'il fait mourir.
J'ai peur pourtant qu'il s'achève.

Il est des tâches dans la vie
qui m'offrent destins meilleurs,
et je sais, à les accomplir,
que l'on vit mieux et qu'on oublie.

Pourtant je rêve et je meurs.

Mes amis m'ont emmené

Mes amis m'ont emmené
dìner dans une guinguette,
nous avons bu, mangé, fumé;
j'avais pourtant la mort en tête.

Mais pour leur donner prétexte
de ne point voir la tristesse
qui me ravageait les yeux,
j'ai parlé et mangé comme eux.

Mais les paroles que j'ai dites
sortaient de ma peine
comme les arbres qui s'élèvent
par groupes mornes dans la plaine
quand les fleuves ont débordé.

Car une eau lourde a recouvert
tous mes chemins et tout moi-même,
rien n'est à faire et rien à dire,
j'attendrai comme la plaine
que l'eau triste se retire.

Comme un noyé j'ai flotté

Comme un noyé j'ai flotté
toute la nuit,
ma douleur et mon ennui
m'ont ballotté.

Tête lourde, bras ballants
et corps ployé,
je fus roulé par les flots lents
qui m'ont noyé.

Quand le ciel se fut éclairci,
le jour levé
j'ai fait effort pour savoir si
j'avais rêvé.

Mais n'ai vu ni vaisseau ni rive,
l'eau me transit.
Le ciel est nu, la mer aussi,
et je dérive...

Le torrent gicle et bourdonne

Le torrent gicle et bourdonne,
bruit et frôle.
sa chanson monte avec le vent
qui la soulève et la remue
comme une écharpe que les monts
aurait pendue
à leur épaule.
Sa rumeur gonfle et remplit
tout le rêve où je m'abandonne.

Il joue, il caresse, il se fâche,
il insinue
sa course drue,
obstinée,
parmi les pierres qu'il flagelle
ou qu'il ménage.
Mais quand il gronde et quand il crie
je comprends qu'il injurie
de sa voix bègue et bourrue
leur douceur grise et résignée.

Une fougère dentelée
qu'il berce ou qu'il secoue,
découvre, quand elle oscille,
en bas, très loin, dans la vallée
où l'oiseau nage,
des villages et des troupeaux
et des chemins qui se dénouent.

Il est brouillon, bavard, perfide
mais sage

et point étrange :
toutes les rumeurs qu'il dévide
ou qu'il bouscule,
sont bruits de la terre et de l'eau.

Mais quand ma tète distraite
se détourne et rêve,
j'entends comme des pas,
bois mort qu'on brise, herbe froissée,
dans le bruit de l'eau qui dévale
quelqu'un marche qu'on ne voit pas.
Quelqu'un dis-tu ? ça cherche et flaire
autour de moi,
cela s'écarte, ça revient, cela travaille
accrochant des réseaux d'angoisse,
qui maille après maille se tendent
plus serrés encor chaque fois.

Bois mort qu'on brise, herbe qu'on froisse,
l'eau bondit vorace, et s'effondre

lourde et bruyante
en cascade dans la vallée.

et la fougère dentelée
s'évente.

Ah ! que n'est-ce un vagabond
là, quelque part, en embuscade,
qui veuille nourrir sa misère
avec ma vie !

Nous lutterions.

Et j'aurais des coups et des passes
des balles et des horions
pour qu'il meure ou pour qu'il fuie.
Mais l'insidieux qui me chasse
est cruel d'autre manière
et sur ma route
il ne redoute

ni les poings nus
qu'il voit tendus
vers des batailles impossibles,
ni le fusil qu'on a chargé
pour ceux qui viennent dans la nuit.

Détrousseur de ce que je suis
non de ce que j'ai,
je le sens là, devant, derrière,
partout,
sournois et fou,
prêt à des meurtres invisibles
célés aux justiciers du monde
par des manteaux de vie opaque :
bois mort qu'on brise, herbe froissée,
c'est un chasseur mauvais qui rôde
guette et traque
son gibier dans ma pensée.

Le ciel se déchire à l'angle des monts

Le ciel se déchire
à l'angle des monts.
Les nuages vont
comme des navires.

Leur voici des mâts,
des voiles, des rames,
et de larges proues
que le ciel secoue.
Ils portent là-bas
ce que j'ai dans l'âme...

Et mon corps attend
dans l'ombre, inutile,
lourd et déserté.

Il pèse à la terre
du poids que naguère
il avait porté —
comme chose vile
qu'on jette ou qu'on prend.

Par delà les monts
le ciel se déchire
sur des bleus subtils.

Les nuages vont
comme des navires
lourdement chargés
de l'âme que j'ai.....

Quand reviendront-ils ?

Faites silence, ouvrez les portes

Faites silence, ouvrez les portes
voici venir les dieux du soir.
Les entendez-vous qui descendent
Et qui s'approchent ?

Ils parlent : écoutez-les.
Leurs mots glissent le long des choses.
Leur voix est triste comme l'ombre,
leurs gestes doux comme leurs yeux.

Entre les monts qui la divisent
la nuit se répand et s'endigue ;

à mi-côte, attentive, une église
dit les heures à la vallée;

sur les crêtes, voile gonflée,
le croissant dressé navigue.

Il pleuvait hier

Il pleuvait hier
quand le soir tombait.
Les arbres tordaient
leurs bras dans l'hiver,
et l'on aurait dit
qu'ils se lamentaient.

Mais tout doucement cette nuit,
sans qu'on l'attende ou qu'on l'ait vue,
la neige est venue.

Toute la terre est immobile
sous le ciel qui s'est figé.
Rien ne bruit, rien n'oscille
et les choses disparaissent.

Les arbres portent sans bouger
leur blanche tristesse.

Le glacier dit : « Les monts ont haussé
leurs murailles... »

Le glacier dit: « les monts ont haussé leur muraille,
ils m'ont cerné de leur granit,
ma blancheur s'est crispée aux pieds de mes gardiens,
ils sont ici, là-bas, partout, qui veillent
pointus, hargneux et durs, dressant l'oreille
comme des chiens
qui mordent.
Faut-il qu'en vain je me crevasse et je travaille,
qu'ils me déchirent, que je gronde
et je me torde?
Je ne connais du monde
que la nudité du zénith. »
Alors soudain par un entaille
entre les monts,
il s'est cabré.

Il a heurté, brisé la pierre,
rejetant sur ses flancs les obstacles vomis,
comme une foule amoncelée
et blanche,
il s'est rué vers la vallée ;
les blocs ont bousculé les blocs,
son lit se creuse et se laboure,
il y dévale,
cohue énorme où le vouloir
démesurément s'exaspère,
où l'on se pousse, où l'on se hâte, où l'on crie,
coude à coude, hanche à hanche,
et se piétine et s'injurie
avec des sanglots et des chocs
pour voir.

Des deux côtés, par bandes rousses
le sol se rétracte et se retrousse,
comme les lèvres douloureuses
d'une blessure à la terre.

La glace au milieu éclate
et se resserre,
surgissement compact et nu
de quelque chose d'inconnu
et d'immonde
qui retournerait soudain par lambeaux
la doublure informe du monde.

La forêt dit : « la plaine est sotte et m'importune,
je suis lasse de toujours voir
dans les villages réguliers
ces routes où le mulet trotte,
et les paysans taciturnes
qui remontent par les sentiers
chaque soir
avec du trèfle dans leur hotte. »

« Les monts autour de moi sont hauts et solitaires,
leurs flancs maudits
et je n'ai vu bouger sur leurs cîmes inertes
que la frondaison de nuées.

Autre horizon, autre frontière,
le désir des hauteurs me travaille et me hante :
Je gravirai la rectitude de leur pente,
et vers les mondes interdits
je dirigerai la ruée
de mes hordes vertes. »

Alors la forêt s'échevèle,
elle monte, elle se presse,
les arbres vont et se harcèlent,
tête penchée et bras tendu
pour la possession du ciel,
vers les cimes que la lumière
a dévorées,
et qui jaillissent à flancs nus
dans la splendeur :
Leurs masses triangulaires
se dressent
comme des langues altérées
de hauteur.

La nature est grave et tranquille :
Elle réprime
la folie.
Les choses viles
désavouent
les fièvres qui nous secouent
et qu'on oublie...

. . .

Sous la crête de roche nue
déjà la forêt s'exténue
en broussailles.

. . .

Et c'est en vain
qu'un glacier fou,
dans sa fureur démuselée,
s'est répandu
par une entaille :

Vers la vallée
il est tendu,
avide
comme une main...

L'hostilité
des lendemains
l'aura dompté,
et son geste désenchanté
semble lourdement suspendu
dans le vide.

Les montagnes courbent leur tête

Les montagnes courbent leurs têtes,
sous la fuite glissante des nues,
et de la neige s'étalant
flotte là-haut comme un dais blanc
dans la procession des crêtes.

Des chalets qui sont posés
parmi les pins et dans les prés
sous une épaisseur de ciel
semblent des ruches à miel.

Un torrent traverse les champs
il y galope et se pourchasse,
une fuite de lapins blancs
dans les herbes ;
et des pommiers partent en gerbes
comme l'eau qui se réjouit
dans des vasques.

Les monts déchirent de leurs têtes
la fuite glissante des nues.

Une lueur encor — perdue —
sur les villages se promène.
Au mouvement de sa caresse,
des choses naissent et s'oublient.

Toute la Terre, mon amie,
vous saluerez avant ce soir
l'autre princesse :

Déjà la pluie, au loin pendue,
traîne son ventre sur la plaine.

Le long de la forêt qui monte

Le long de la forêt qui monte
la courbe blanche du ciel
s'arrondit.

Les troncs jaillissent et se tendent.
Autour d'eux la clarté s'enroule
et les frôle
avec des souplesses
et des rondeurs de bras nus,
afin que les hommes entendent
la joie éparse remuer,

et la colline
est appuyée à mon épaule
comme une harpe qu'on incline
pour en jouer.

Un chêne-liège
près de la route,
bras noués et tronc fendu
qui se crispe,
imploration ? Agonie ?
Que sais-je ?
Semble crier
que la Terre, pour quelques-uns,
est méchante,
et s'applique à leur infusèr
goutte à goutte,
avec leur vie,
un suc mauvais qui tourmente.

Il fait matin au soleil bas

Il fait matin au soleil bas,
les champs en pente se hérissent
et se bossèlent,
et des chalets qui les gravissent
à mi-coteau
traînent leur ombre sur leurs pas
comme un manteau.

Déjà dans l'herbe qui luit
chante une sauterelle
avec des poses de ténor,
simplement parce qu'elle vit
et qu'il fait soleil encor.

et la prairie en liesse
autour d'elle
répond de toutes ses voix claires
qui vibrent,
un grésillement qui se vrille
dans l'épaisseur de la lumière.

Les sommets au bord du ciel blanc

Les sommets au bord du ciel blanc
s'évaporent,
montent, exhalant
leur neige et leur glace,
légers, dirait-on,
comme l'air,
ils ne semblent pas
des choses qui sont,
mais des visions
qui s'effacent.

Soudain dans leur brume,
éteinte,
qui fume
et se mêle aux cieux,
le soleil choisit
une pointe.

La pointe rosit.

Les pics et les dômes
plus loin dans leur brume
reculent.
Pâles ils assistent,
comme des fantômes
envieux,
à la joie injuste
qu'un hasard allume
et qui brûle.

La terre s'apaise et les champs verdoient

La terre s'apaise et les champs verdoient
les monts prennent forme ronde;
la forêt drue et pointue
les inonde
du faîte au pied.
Derrière eux
le sommet neigeux
diminue
comme un vieillard qui se rassied.

L'horizon nouveau
s'approche et s'éploie.
Les montagnes mènent
autour de la plaine
leur course emportée
comme un lourd troupeau
qu'on chasse et qui fuit.

La terre s'apaise
et les champs verdoient.

Les arbres là-bas,
tranquilles et frêles
comme des jets d'eau,
s'élancent et ploient.

Voici couler des fleuves sages
que des ponts de pierre bénissent.

Et pourtant il existe
quelque part, là, derrière
les horizons droits,
lourdement accroupis sur leurs trônes énormes
des géants solitaires
qui dorment
dans la neige et le froid.

Les hommes ont lié la terre avec des routes

Les hommes ont lié la terre avec des routes
comme un ballon qu'on veut porter dans un filet,
ils ont noué les champs avec les villes
la mer avec l'Alpe où pâture
le troupeau sonnant des génisses,
dans les forêts où l'on entend
le bois mort tomber sur les feuilles,
dans la montagne qui recueille
les bruits de pioche et de pilon
et les renvoie à l'insolent
comme une injure après l'injure;
ils ont cerné les flancs monstrueux de la terre,
un cercle d'acier clair autour d'un tonnelet.

Les peuples ont roulé leurs chariots sur elle
et traîné leur histoire au bruit lourd des ferrailles,
les chemins se sont écartés comme des doigts
vers les lointains chargés d'obscures convoitises,
à travers les pays de la peur et du doute.
ils se sont accrochés sur les horizons droits
comme un captif, pour fuir, se pend à la muraille,
ils ont fouillé les lieux où demain se prépare
dans le fourmillement des forces insoumises,
et leur main recourbée en un geste d'avare
y ramassa du bruit, des crimes et des lois.

Les hommes ont jonché les surfaces du monde
d'autant de blancs espoirs tendus vers le futur,
où le pas régulier de ceux qui vont et savent,
des attentifs, des réfléchis, des volontaires,
même de l'indécis qui rôde et vagabonde
sonne robuste et dur.

Ils les ont faits de leur substance
et dallés de leurs volontés,

ils ont mis aussi pour que tiennent
leur savoir et leur rêverie,
la pâte épaisse qu'ont pétrie
les douleurs rudes du passé.

Afin que chacun aille et vienne
tout le long de l'espace énorme,
de place en place, ils ont laissé,
blanchis de chaux, leurs corps pour bornes.

. . .

Cependant la terre a chanté
sans que les hommes l'entendissent,
car les pioches et les pilons
faisaient trop de bruit sous le ciel,
et sa voix tinta seulement
dans le calme et l'isolement
où l'on médite :
« Lallaïli ! Lallaïla !
toutes les routes que voilà,

qu'on les suive ou qu'on les construise,
se joignent toutes quelque part
dans les marais et les brouillards
où l'on s'enlise.....

Lallaïli ! Lallaïla !
toutes les routes que voilà,
par un, par deux, par vingt détours,
que l'on s'attarde ou qu'on se presse,
mènent toutes aux carrefours
de la tristesse. »

Je mourrai le soir d'une émeute

Je mourrai le soir d'une émeute,
on me liera les pieds, les poings,
on me traînera dans la rue,
et les fenêtres seront closes
froides aussi comme la peur,
et l'on entendra des rumeurs,
des aboiements, des cris de meute,
des reniflements de groins;
toutes les choses sinistres
qui se tassent enfermées,
monteront comme des fumées
de la ville fendue.

Des bêtes humaines
crieront soudain : « Qu'on l'emmène,
et qu'on le tue. »
et d'autres hurlements diront :
« Qu'il reste ici pour qu'on l'assomme,
nous n'avons jamais vu cet homme
c'est bien celui que nous cherchons. »

Alors je ne songerai pas
qu'une maison pareille à celles
au pied desquelles on me broie
et dont je sens la face hostile
qui me blâme de ma misère,
fut autrefois, était naguère
le tabernacle de ma joie.

Et je n'userai point les forces
qu'on ne m'aura pas arrachées
pour en faire plaintes ou cris :

les garderai, ladre, à couvert
au fond de mon âme muette,
et j'en nourrirai miette à miette
mon mépris
comme un oiseau qu'on tient caché
chaudement par les froids d'hiver
sous son manteau.

Et quand je croirai qu'il est temps
et que la mort choisit déjà
la pierre qui sera brandie
pour faire éclater mon front,
je chasserai dans un crachat
le dernier morceau de vie.

Or, ayant cheminé par les cités maussades

Or, ayant cheminé par les cités maussades,
j'ai trouvé ce palais devant moi, vaste et lourd.
Des corridors dallés luisaient sous des arcades
et sa porte battait aux vents du carrefour.
Je suis entré, j'ai traversé des jardins et des cloîtres;
une ombre où foisonnait du lierre, veillait
seule et triste au berceau des voûtes, qu'on voyait
silencieusement s'aligner et décroître.
Les murs tournaient vers moi de longs visages nus
où le soleil de son doigt rude
avait depuis longtemps inscrit la solitude ;
des portes s'engageaient dans le vide des salles,
et je n'entendais vivre en ces lieux inconnus
que le bruit large et régulier de mes pas sur les dalles

Soudain j'ai vu
au bout d'un cloître qui rampait
vers quelque nef ou quelque dôme
élargi sur un calme épais,
côte à côte, tels des statues,
sur des socles et sur des trônes,
pensifs et doux comme des dieux
que l'on adore ou qu'on supplie,
tous les jours de ma vie.

Ils sont là, vivants, qui s'animent
et me sourient ;
ils ont des faces divines
des mains tendues,
ils me font signe du regard
que tour à tour ils me diront
les mots qu'il faut à ma prière.

Voici demain, voici plus tard,
tous les jours qui me berceront
dans leur lumière,

voici les forts, les doux, les graves,
les sages, les guérisseurs,
les gardiens avec leurs lanières
pour chasser les hasards mauvais
qui rôdent ;
les prudents avec des harnais,
des mors et des étrivières,
prêts déjà pour qu'on les pose
ou qu'on les jette
au flanc, au cou, dans la bouche
de toutes les bêtes méchantes
qu'il faut qu'on dompte,
et dont j'entends parmi les choses
galoper les troupeaux farouches.

Voici les payeurs de dettes
et voilà les porteurs d'offrandes
gerbes d'espoir fleuri
de joie éclose,
et du rare et du singulier
pour mes caprices,

et des rêves qui mûrissent
à pleins paniers.

Alors j'ai marché plus vite
de tout l'élan de mon passé,
et la fièvre aussi m'a poussé,
j'ai senti flotter dans ma tête
l'écharpe blanche qu'on agite
au départ des nouveaux désirs;
j'ai tendu les mains pour saisir
les promesses qu'hier m'a faites.

Au bout du cloître j'ai franchi
le seuil sacré.
Une clarté que j'ignorais
l'avait blanchi.

Et la salle s'ouvrit comme un geste qui donne.

Le soleil duvetait la rondeur des colonnes,
la joie y ruisselait ainsi qu'un chant d'église
parmi le grondement des orgues qui s'épanchent,
mer lourde de musique et de sérénité
qui pénètre la pierre, emplit les voûtes et les âmes,
et laisse surnager la voix claire des femmes
comme de beaux vaisseaux dont les voiles sont blanches
et la nef légère.

Voici demain, voici plus tard,
tous les jours qui me berceront
dans leur lumière,
Voici les forts, les doux, les graves
Les sages, les guérisseurs ;
je vivrai docile, efficace,
et par certitude attentif;
voici leurs dons, leurs gerbes pleines
et l'oubli qu'au soir on ramène
sur la poitrine et sur la face ;
douceur enclose dans l'espoir,
gratitude pour ce qui fut,

et puis la paix, mon Dieu, la paix, la paix de l'âme,
qui coule comme un fleuve, large, illuminée,
et cette foi qui sait d'amour, ou veut savoir
vers quel repos enfin se tourne et se prolonge
l'enchaînement qu'aurait prévu
la plus aveugle destinée.

Je les tiendrai comme des choses
petites au creux de la main,
sur quoi l'on referme les doigts,
dont on sent la forme et le grain
et la consistance et le poids,
en possession stricte et close;
et puisqu'un bonheur fraternel
veillait à chacun de mes pas
j'ai compté les présents certains
comme un enfant à la Noël
qui s'émerveille et tend les bras.

. . .

Alors de chacun des jours de ma vie
une chose hostile est sortie
et s'est assise devant moi.
Il a fallu que je réponde et que j'écoute
elle m'a dit des mots étranges ou railleurs.
Remuant dans ses mains tous les jouets du doute
elle a parlé d'hier, de demain et d'ailleurs,
du possible, du mieux, du sort et de la loi ;
elle a voilé mes yeux par d'autres convoitises,
et lorsque j'invoquai les vivantes statues
qui de loin souriaient et se penchaient vers moi,
leur beauté bienfaisante et leur douceur promise
m'ont semblé chaque fois lointaines et perdues.
Des êtres surgissaient, de fumée et de bruit,
exhalés de mes jours à chacun de mes pas;
je n'ai vu que leurs bras allongés, leurs doigts tors
comme un geste méchant qui s'agriffe et qui noue
à tous les bouts du temps des bribes de remords;
un ciel monta sur moi comme un couchant d'orage
remué de lueurs et boursouflé de nuit,
où le doute et l'effroi tournent en arabesques
parmi la hâte qui s'ébroue ;

chacun s'est obscurci de mes jours aux yeux clairs
par l'angoisse du mieux ou le dépit du presque,
la crainte de demain ou le regret d'hier
et le souci dément de toujours être sage.

. . .

Je n'ai rien pris, n'ai rien goûté, n'ai rien tenu,
et mes jours sont passés, de moi-même inconnus.

. . .

Ils furent là pourtant, ils m'ont souri de loin
et je sentais encor leur lueur en arrière ;
mon présent chaque fois m'a brisé leur lumière :
quand j'étais devant eux je ne les ai vus point.
Et tous les malins, les fantômes,
qui m'avaient voulu leur proie,
invisibles dans les hiers et les demains,
tout le long de mes jours pas à pas m'ont suivi
dressés du côté de ma joie ;
devant mes bonheurs inutiles

ou profanés,
avec leurs bras de fumée
et leurs doigts d'angoisse crochue
ils m'ont tenu, ils m'ont traîné,
ils m'ont jeté dans la rue.

Seigneur ! vous avez fait les glaciers
et les cimes

Seigneur, vous avez fait les glaciers et les cimes,
les fleuves qui s'en vont paisibles vers les mers,
les soleils suspendus au creux de vos abîmes
qui versent la nuit douce et font les matins clairs.

Vous avez fait les océans lourds et superbes,
les arbres attentifs et les bêtes sereines ;
vous avez fait le bruit du vent, l'or des fontaines
et les petites voix qui chantent dans les herbes.

Un geste vous suffit, un mot, peut-être un songe,
et du néant vaincu sort la création.
Tout vous était facile, et puisque en vérité,
dans l'infini total où votre regard plonge,
vous voyez toutes choses et que vous êtes bon,
pourquoi me fîtes-vous le cœur si tourmenté ?

Quand le temps se leva sur votre œuvre accompli,
en édictant la loi des effets et des causes
que le monde accepta d'un éternel oubli,
vous avez mis la paix des siècles dans les choses.

La terre est résignée et la plante naïve,
son geste lent bénit le sol qui l'a portée,
le grain germe docile à la main qui le sème,
les troupeaux sont repus d'un peu d'herbe broutée
et le fleuve obéit aux signes de ses rives.
Le long de la montagne où je marche, l'eau même
à qui ne fut donné ni trêve ni répit,
qui tombe en secouant les ponts posés sur elle
comme un insecte frêle au travers d'un épi,
chante pieusement sa prière éternelle.

Et moi, Seigneur, je suis sans doute peu de chose,
mais pas moins qu'une pierre ou que l'arbre des bois
et vous m'avez créé, Seigneur, je le suppose,
tel que je devais être et qu'il faut que je sois.

Vous m'avez accordé pour bâtir ma chaumière
la pierre et le ciment, le travail et le rêve,
mais, qui saura jamais votre raison dernière ?
vous n'avez pas voulu, Seigneur, que je l'achève.

Vous m'avez mis des gerbes pleines dans les mains,
et vous m'avez donné tous les biens qu'on souhaite :
L'amour, la volonté, le savoir, l'âme nette,
de beaux enfants musclés comme des dieux romains
qui portent l'avenir sur leur front et qui rient...
Je pourrais revêtir tous les jours de ma vie
avec les lourds manteaux que l'orgueilleux déploie.

Vous m'avez tout donné, Seigneur, hormis la joie.

Chaque jour en passant, me heurte et me lacère,
je me sens déchiré par tous les doigts du temps.
Vous avez mis, je crois, Seigneur, dans mes artères
un acide mauvais qui me ronge les sangs.

Et quand je vois le ciel et la pierre et la plante,
les arbres qui ne sont ni douloureux, ni las,
tout votre œuvre insensible au mal qui me tourmente
je cherche, j'interroge et je ne comprends pas.

Si vous ne pensez point quelque raison profonde
qui souffre ce caprice en votre volonté,
Accordez-moi, Seigneur, comme aux choses du monde
L'obéissance grave et la sérénité.

TABLE

TABLE

Imprimé pour « Les Gémeaux »
à Paris
par
L'IMPRIMERIE ARTISTIQUE DE L'OUEST
P. NICOLAS
5, Rue Yvers, NIORT (D.-S.)

—

1921

LES ÉDITIONS FRANÇAISES

DERNIÈRES PUBLICATIONS

PROSE

J'avais une Marraine, Petit roman de la Grande Guerre, par HENRY D'YVIGNAC (*10e éd.*) 2 50

Un Petit cœur Américain, roman, par HENRY D'YVIGNAC (*2e édition*) . (*tir. épuisé*)

Contes galants, par ANDRÉ ROMANE (*4e édition*) . . . 2 50

Journal de bord d'un Matelot, par JEAN PERDRIEL (2e édition). 2 50

La Bretagne pittoresque et légendaire par P.-YVES SÉBILLOT (édition illustrée) . 4 »»

L'Intervention décisive de l'Amérique (avec cartes), (4e édit.) par P.-YVES SÉBILLOT 6 »»

Militza, par MARCEL GUIEYSSE . . . . 2 »»

Pleurez Vainqueurs ! (Histoires vraies de l'Armée d'Orient) 2e éd., par Jean PERRIGAULT . . . . 4 »»

Pour Renaître et pour Vivre, par S. FERDINAND-LOP (2e edition) . . . . 2 »»

Camille Le Mercier d'Erm, conférence par Gaston ARTHUIS. . . . . 1 »»

Le Chevalier de Montgerville, roman historique par PAUL-YVES SÉBILLOT . . . 5 »»

La Fontaine au Charme, roman, par PIERRE LADOUÉ 5 »»

POÈTES CONTEMPORAINS

La Complainte des Jeunes filles qui ne seront pas épousées, par Mme JEANNE PERDRIEL-VAISSIÈRE (*6e éd*) 1 »»

Les Choses qui parlent (1914 1918), **préface de M. Zamacoïs**, par FERNAND FERRIER. . . . . 4 »»

Le Poème de Paris nocturne, par CAMILLE LE MERCIER D'ERM 1 25

Léda, Roman de l'impossible amour, par CAMILLE LE MERCIER D'ERM (2e *éd.*) 2 50

Bretons d'après nature (**préface d'Anatole Le Braz**) par MARIE ALLO. . 3 »»

Flûtes et Buccins, par CH. BOULLEY-DUPARC. . . . . 3 »»

Plus haut que soi-même **ouvrage couronné par l'Académie et par la Société des Gens de Lettres**), par JOSEPH-EMILE POIRIER. 2 50

Pendant la Halte, par JEAN RENOUARD. . . . . 3 »»

Rosées d'Orient, par SALEM EL KOUBI . . . . 4 »»

Le Miroir Brisé, (**Prix spiritualiste 1920**), par GAUTHIER-FERRIÈRES . . . 3 »»

Le Coffret aux Clous d'Or (**Prix Jacques-Normand 1920**), par MAURICE VALETTE. . . . . 4 »»

Les Pipeaux du Faune, **Préface de Fernand Gregh, Prix Jacques Normand 1920**, par ANDRÉ ROMANE. . . . . 3 »»

Sous le Ciel d'Allemagne, **Prix Sully-Prudhomme 1920**, par EMILE MOUSSAT . . . . 5 »»

Nouveaux Poèmes, par MAURICE BOUCHER . . . . 6 »»

Amours Païennes (**Préface de Fernand Gregh**), par G. HAMONIC. . . . . 3 »»

Florilège des Poètes du " Verbe ", (Anthologie) . 5 »»

Des Pas sur l'Argile, par MAURICE VALETTE. . . . 5 »»